

Quatre jours en Bretagne

*avec les Amis de la cathédrale d'Amiens*⁵¹

Marie-Claude ZEISLER-DECOUT

Marcel Lévêque, ayant été l'initiateur du projet « Bretagne du Sud », Xavier et Martine Manessiez qui en ont été les organisateurs, pour les Amis de la Cathédrale lui dédient ce rapport.

Lundi 19 juin : trente-trois participants ont pris place dans le car, munis d'un beau « Carnet de voyage » réalisé par Martine et Xavier et offert à la montée dans le car.

Destination : Vannes où nous séjournons à l'hôtel du Golfe durant notre périple ; une première halte se fait à Alençon où nous visitons la basilique : d'abord église dédiée à Notre-Dame, sa construction s'est étalée sur deux siècles : au milieu du XIV^{ème} siècle, édification du chœur gothique, au début du XVI^{ème}, le porche, inspiré par l'architecture des châteaux de la Loire ;

la pierre est sculptée en « dentelles » ; (petit rappel : trois sortes de dentelles : à l'aiguille au patrimoine mondial de l'UNESCO, la dentelle



de fer (ferroserie) et la dentelle de pierre; balustrades ajourées, finesse des sculptures, nous sommes émerveillés par ce portail ; sur le pan central, la Transfiguration du Christ ; la guide nous fait observer la disposition rare des statues : d'une part Moïse avec les tables de la loi et Elie, d'autre part, Pierre, Jacques et Jean : Saint Jean nous tourne le dos (la légende raconte qu'au moment des guerres de religion, l'apôtre se serait retourné pour ne pas voir les massacres !) les statues ont le regard tourné vers le Christ ; la flèche mesurait 74 m de haut ; mais en 1744, la foudre s'abat sur l'église qui prend feu ; la nef n'a pas bougé, mais on reconstruit le chœur ; l'église a subi bien des dommages : guerres de religion, Révolution, bombardements ...Le cimetière qui se trouvait au pied de l'église a été déplacé à l'extérieur à la Révolution ; 150 corps ont été retrouvés...Il en resterait 5000 ! L'église est devenue basilique en 2009 suite à la béatification de Louis et Zélie Martin, parents de sainte Thérèse de Lisieux ; ils ont été canonisés en 2016 ; ils s'étaient mariés à minuit, en signe d'humilité, un 13 juillet ; ils furent parents de 9 enfants, mais seulement cinq filles ont survécu ; Thérèse, la petite dernière est la seule à avoir été baptisée dans cette église. La carmélite a été canonisée en 1925 et une chapelle lui est dédiée. Nous entrons dans la basilique où nous pouvons voir une photo de l'église autrefois avec sa flèche ; sont remarquables les vitraux en hauteur du XVI^{ème} siècle, la voûte en forme d'étoile, l'orgue du XV^{ème} siècle, restauré en 2016, la chaire en pierre sculptée, accessible par un escalier dans le pilier dissimulé par une porte ! L'autel baroque est surmonté d'une sculpture monumentale de l'Assomption de la Vierge ; de nouveaux vitraux ont été installés en 1920, en particulier à la chapelle du baptistère où Sainte

⁵¹ Du 19 au 23 Juin 2023,



Thérèse a été baptisée. La guide nous évoque aussi les deux Marguerite : Marguerite de Lorraine, épouse du duc René d'Anjou ; veuve de bonne heure, elle relève le duché au niveau économique et financier, fonde deux monastères de Clarisses à Alençon et Argentan ; son fils, Charles IV épouse Marguerite d'Angoulême, sœur de François 1er, plus connue sous le nom de Marguerite de Navarre ; on lui doit les vitraux de la nef.

Après le déjeuner, nous reprenons la route pour Vannes, et arrivée à l'hôtel du Golfe vers 18h30 ; installation, repas du soir et nuit bien méritée !

Mardi 20 juin : visite guidée de la belle ville de VANNES

Vannes se situe au fond du golfe du Morbihan, (Mor- Bihan = petite mer, par opposition à Mor-Braz = océan) à 30 km de la baie de Quiberon ; en 56 avant J-C, la baie est occupée par des Gaulois armoricains et des Vénètes, redoutables guerriers, mais vaincus au cours d'une bataille navale, menée par Jules César ; les Romains s'installent et fondent la ville, carrefour maritime et terrestre, sur un gué bouillonnant Darionitum !

La ville est une Préfecture de 56 000 habitants ; deuxième port de commerce après Nantes, elle décline au XIXème siècle ; auparavant, le duc Jean IV y avait fondé la forteresse de l'Hermine et en 1532, le roi François 1er y établit l'union avec le royaume de France. Au XVIIème siècle, sont fondés de nombreux couvents, l'Ancien couvent des Carmes (1629), le couvent du « Père éternel », le couvent Saint Louis de la Charité (qui est encore en activité), le couvent des Capucins avec son petit clocheton ; nous sommes dans le quartier du port où les maisons en bois accueillaient au XVème siècle les commerçants et négociants qui étalent leurs marchandises ; le Président du Présidial de Vannes fait abattre les maisons et se fait construire un hôtel particulier en pierre blanche de Loire avec balcon ; c'est l'époque des armateurs : un ancien mur coupe-feu est visible ainsi qu'un « jardin éphémère » dont la durée est de 5 ans !



Nous pénétrons dans la ville par la porte Saint Vincent, la plus prestigieuse des trois portes de la ville ; il s'agit de Saint Vincent Ferrier, d'origine espagnole, né à Valence en 1350, prédicateur dominicain, mort en 1419 ; précepteur à la cour d'Aragon, il rencontre le pape Benoît XIII à Rome et au cours d'un profond sommeil lui apparaît le Christ ; il parcourt l'Europe pendant 20 ans ; on lui attribue 3000 miracles dont le premier touche le ventre d'une femme enceinte à qui il rend la vue !

Il arrive en 1418 à Vannes, accueilli et par l'évêque et par le duc.

Les armes de la ville (de gueule à l'hermine passante et les lévriers en souvenir de François Ier) figurent sur la porte ainsi que la devise « *amavi amavi* » (j'ai aimé, j'ai aimé).

Nous parcourons la rue Saint-Vincent, la plus ancienne de la ville construite sur les anciennes douves ; le guide nous fait constater l'alignement des maisons au contraire de la rue médiévale ; nous arrivons à la place des lices où les chevaliers s'affrontaient, désormais place du marché ; d'un côté les habitations, de l'autre les murs des remparts, nous voyons la maison à pans de bois où Vincent Ferrier prêchait. Sous le règne de Louis XIV, Vannes fut le siège du Parlement de Bretagne, exilé de Rennes grâce à l'« affaire du papier timbré » et la révolte des bonnets rouges : pas d'impôts bretons !

Par une rue étroite, nous parvenons à la cathédrale, dédiée à Saint Patern ; il y a sept saints fondateurs de la Bretagne : Patern, Corentin (Quimper), Paul Aurélien, Ugdual, Samson (évêque de Dol), Mac Lav, Saint Briac (Saint Brieuc)

A l'origine de la cathédrale, au VIème siècle, peut-être une église détruite par les Vikings, au XIème, existence d'un bâtiment à l'époque charnière roman-gothique, en 1286,



un tremblement de terre le fissure et le rend dangereux ; la cathédrale est reconstruite en 1537 avec, à l'extérieur, la représentation du mal (démons) et à l'intérieur, le bien (anges) ; en 1848, incendie et démolition des maisons qui l'entourent ; au XIXème, reconstruction de la façade occidentale en néo-gothique ; la verticalité est exagérée ; de fausses gargouilles apparaissent, la pierre Kersanton (du nom d'un village) est utilisée : elle est facile à travailler et durcit à l'air ; le guide nous renvoie aux enclos paroissiaux qui datent du XVIème siècle (Tronoen, Pleyben) sur lesquels l'érosion n'agit pas ; la cathédrale comporte une nef et cinq chapelles latérales ; l'autel est en marbre blanc de Montpellier ; le jubé a été abattu ; au-dessus de la voûte de pierre est une voûte en bois ; les verrières médiévales ont disparu, (elles représentaient des saints bretons non reconnus par Rome) remplacées par de grandes verrières blanches qui distribuent de la lumière ; l'orgue date de 1740 avec ses 1837 tuyaux, il est supporté par des Atlantes et paré d'anges musiciens. Dans la rotonde se trouve saint Isidore, patron des laboureurs ; un tableau le représente avec une gerbe de blé : miracle du 5 mars 1418, guérison d'un paralytique) ; nous voyons aussi la maquette d'un bateau de guerre (ex-voto) et le reliquaire de saint Vincent ; auparavant son tombeau se trouvait dans la crypte, mais une seule entrée dans la crypte a contraint à la fermer pour des raisons de sécurité ; canonisé en 1455, il recevait jusqu'à 170 000 pèlerins pour une ville qui comptait alors 4000 habitants ! se trouve une copie de la tapisserie qui représentait les miracles accomplis après sa mort (avant la canonisation) ; c'est l'autel qui est son tombeau ; alors que le saint voulait quitter la ville, il meurt ; on lui attribue cette parole « *Dieu veut donc que je reste ici* ».

En sortant de la cathédrale, nous montons sur les remparts : la ville a conservé les trois quarts du système fortifié ; le jardin en contrebas est en fait un bras de mer et le jardin de la Préfecture était le port ; la ville a été romaine pendant cinq siècles : le forum se trouvait derrière l'église Saint Patern et le mur romain a duré 1000 ans du IIIème au XIIIème siècle.

Le château de l'Herminie, propriété du sieur Lagorce en 1784, a été racheté par la ville et doit devenir le prochain Musée des Beaux-Arts. Nous quittons la ville par la porte Poterne élevée en 1860 ; la troisième porte est la porte-prison.



Quelques mots sur la duchesse Anne, deux fois reine de France : à 11 ans et demi, elle devient duchesse de Bretagne, à 14 ans, elle devient reine de France en épousant Charles VIII, à Langeais : elle boîtaît légèrement, souffrant d'une coxarthrose de la hanche ; ses six enfants meurent et à 20 ans elle est veuve ; elle se remarie avec Louis d'Orléans, futur Louis XII, a deux filles Claude, future épouse de François 1er et Renée ; elle meurt à 36 ans en 1514. C'est à elle que les Bretons doivent de manger du beurre salé et de ne pas avoir d'autoroutes ! Elle a supprimé l'impôt sur le sel (la gabelle) et interdit que les routes soient payantes !

Nous retournons à l'hôtel pour le déjeuner, pour partie à pied, pour partie en car.

La Trinité-sur-mer : c'est un port où sont ancrés plus de mille bateaux ; sa notoriété est due à un chantier naval et surtout à l'expédition victorieuse de Pen-Duick II et à Eric Tabarly ; la société nautique avec plus de 2600 licenciés est l'un des premiers clubs français.



Les alignements de Carnac : sur 40 hectares et 4 km de long sont dressées 2730 pierres ; elles ont été installées du néolithique (5ème millénaire) au deuxième millénaire ; menhir est un mot breton : men= pierre, hir = long ou droit ; on parle d'alignements, car il y a le même écartement entre les files et le même espace entre les pierres ; un dolmen est un ensemble de plusieurs pierres horizontales (dol=table) ; les dolmens sont des tombes ; recouverts de terre, ils forment un tertre ; mais un couloir mène à une chambre funéraire ; on rencontre aussi de petites couches de pierres qui forment un cairn ; c'est de ce mot que vient Carnac ; le tumulus est un ensemble de dolmens, pierres et terre ; le tumulus Saint-Michel mesure 10 m de haut et 12,50 m de long ; une chapelle a été construite dessus. Les tombes, toujours très imposantes, sont différentes dans leur forme et leur destination : le cimetière recueille des tombes collectives ; le tumulus une sépulture individuelle (en lien avec les pyramides d'Egypte).

A l'entrée du site, nous sommes devant un mur auquel sont adossés 70 menhirs, vestiges d'un cromlech ; un autre se trouve à Kerlescan ; il y a cinq sites : alignements de Menec, Kermario, Kerlescan, Petit Menec et Carnac.

Quel était le rôle de ces alignements : lieu de réunion ? lieu de culte ? comment vivaient les hommes ? Nomades ? Sédentaires en communauté ? La Bretagne a un sol acide où tout se dissout : impossible de retrouver des restes humains et les objets retrouvés dans les tumuli, haches, parures de jade, colliers, perles en « variscite » venue d'Espagne du Sud, obligent à croire à des transports de longue distance ; il n'y a pas de gisements de granite en Bretagne, mais dans les Alpes, ainsi que le jade ; y avait-il un commerce à l'échelle européenne sous forme de troc ?



la monnaie d'échange était-elle le sel ? (Denrée très importante pour la conservation).

On dénombre 1500 sites en Bretagne dont 550 dans le Morbihan ; pour découper ces rocs, il a fallu des « percuteurs », pierres pour casser de la pierre, mais aussi du feu qui permette à la roche de se fissurer ; une fois découpées, les pierres sont déplacées, de la plus grande à la plus petite et quand le terrain est pentu, sont accentuées les courbes : il s'agit d'être en hauteur et visible. Rien n'existe pour gêner la vue : pas d'arbres, seulement de la lande et des genêts ; les lieux sont importants, visibles, marqueurs d'un territoire ; les rocs pèsent entre plusieurs centaines de kilos et 1520 tonnes ! on sait que des rails de bois aidaient à les transporter et qu'à l'ère mésolithique on était capable de faire des cordages ; un trou était creusé, une fosse de calage aménagée ; les rocs sont enterrés à 10%. Hélas ! des pierres de calage ont été enlevées, des menhirs « déchaussés » pour permettre la construction de propriétés privées, de routes, d'églises, dont celle de Saint-Cornély, du phare de Belle-Ile ; il manque beaucoup de menhirs : certains disent 3000, d'autres 10 000...Il en manque au moins un millier, ce qui est sûr, c'est qu'il a fallu plusieurs siècles pour les installer.

Pour quel usage ? Jusqu'au XIX^{ème} siècle, il n'y eut pas d'explication, seulement des légendes : il s'agissait de soldats romains pétrifiés, de maisons pour les korrigans, de cimetières gaulois, de cachette de trésor au pied du menhir...Prosper Mérimée, le premier, a demandé à l'Etat de protéger le site.

S'agit-il d'un calendrier géant avec la projection des étoiles sur terre ? L'alignement est dirigé NE-SO ; est-ce une barrière spirituelle ? A l'intérieur, le monde du sacré, frontière de séparation entre deux mondes, maritime et terrestre ; existe la notion de passage, de cheminement nécessaire ; était-ce un lieu de processions, de déambulations ?

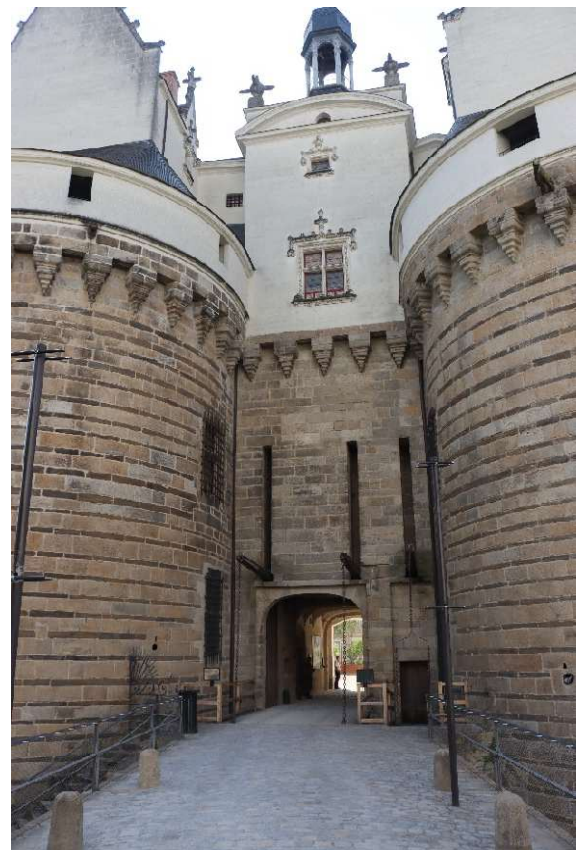
Depuis 1991, le site est fermé à la visite libre, à cause des nombreuses dégradations effectuées par les visiteurs : vol de pierres de calage, graffiti, marques d'irrespect ...

Depuis 1993, le site n'est ouvert qu'à des visites guidées, avec une jauge de fréquentation : douze visites maximums par jour, pas plus de cinquante-cinq personnes entre le 14 juillet et le 15 août.

Mercredi 21 juin : visite de la ville de Nantes

Autrefois appelée « Petite Venise de l'Ouest », depuis le comblement de la Loire entre les deux guerres, pour des raisons de sécurité – fréquentes inondations, immeubles du XVIII^{ème} construits sur pilotis, la ville de Nantes, 6^{ème} ville de France, riche de 350 000 habitants, 650 000 avec les vingt-quatre communes environnantes, nous accueille pour découvrir les deux pôles importants : le château et la cathédrale. Nantes doit son nom à une tribu celte les Namnètes : le « *portus namnetus* » s'ouvre sur un fond d'estuaire.

Le premier château, construit sur des terrains marécageux, en bordure de Loire, remonte au XIII^{ème} siècle, mais la partie la plus importante date du XV^{ème} siècle (1466) :



elle est due à François de Montfort, père d' Anne de Bretagne ; la pierre de tuffeau venue de Saumur qui sert à la construction est fragile et demande de l'entretien ; nous ne pouvons apercevoir que l'extérieur caché du reste par une immense tenture en trompe-l'œil ; la duchesse Anne fait construire la Tour de la Couronne d'or, richement inspirée de la Renaissance italienne et mêlée de gothique flamboyant ; Henri IV y signe l'édit de Nantes. Le château subit différentes

épreuves : incendie, explosion de la 4ème tour, prison à la Révolution...C'est Prosper Mérimée qui le sauve ; devenu Musée au XXème siècle, après 15 ans de travaux, il est actuellement en rénovation ; le Musée comporte 32 salles d'exposition permanente ; le cœur de la duchesse Anne de Bretagne est conservé dans un reliquaire dont le Musée est dépositaire ; ce reliquaire a été volé en 2018 puis retrouvé sur une plage de Saint-Nazaire.

En quittant le château, nous passons devant la statue en bronze d'Anne exécutée par Jean Fréour ; la petite rue Mathelin Rodier, qui nous mène à la place saint-Pierre a été le témoin de deux arrestations célèbres : celle de l'intendant Fouquet, dont le roi était jaloux (château de Vaux-le -Vicome), par d'Artagnan et celle de Marie-Caroline de Bourbon Sicile qui voulait mettre son fils sur le trône (Elle s'était cachée dans la cheminée d'une maison dans cette rue, mais les fumées qui s'échappaient du feu allumé par les soldats l'ont fait sortir !) Place d'Armes, autrefois place Louis XVI, se trouve la cathédrale Saint-Pierre Saint Paul, au loin, nous apercevons la colonne Louis XVI.

Au VIème siècle fut construite une première cathédrale ruinée par les invasions ; reconstruction romane, puis au XVème siècle gothique ; le soubassement est en granite,



l'élévation en tuffeau ; le portail représente le Jugement dernier, de chaque côté Saint Pierre et saint Paul ; à la Révolution, toutes les statues ont été bûchées ; devant nous se dresse la façade à deux tours qui s'élèvent à 60 m, pas de flèche, le nef fait 37, 50 mètres de hauteur ; ; au XIXème siècle, on veut l'agrandir mais les remparts gênent ; il faudra 457 ans pour l'achever (1434-1891); en 1972, elle est victime d'un incendie ; la reconstruction se fait avec une charpente en béton ; en 2020, nouvel incendie qui a détruit irrémédiablement une verrière du XIème siècle représentant Anne de Bretagne, les orgues de la fin du XVIIème et les stalles.

Nous quittons la place saint-Pierre, non sans avoir admiré et photographié le sac brodé de notre guide représentant les 52 semaines de l'année, les 24 heures d'une journée, la célèbre biscuiterie LU et d'autres symboles nantais ; nous nous arrêtons dans la rue piétonne devant l'enseigne monumentale d'une confiserie proposant la spécialité nantaise : « les Rigolettes » ; il s'agit d'un énorme dentier aux dents de toutes les couleurs qui représentent les bonbons faits à partir de pulpes de fruits variant suivant les saisons ; comme son inventeur était amateur d'opéras,-son chien s'appelait Rigoletto !- les bonbons ont pris le nom de « rigolettes ». Nous nous arrêtons devant l'église Sainte-Croix, église de la Contre-Réforme, dont le clocher surprenant provient du beffroi civil de la ville ; nous passons devant une belle maison à pans de bois ; la guide nous signale l'existence d'une société locale appelée « le voyage à Nantes » qui, depuis 2013 propose « une ligne verte » ; c'est ainsi que nous passons, Passage Bouchaud, devant un jardin suspendu réalisé par un artiste, où les plantes sont toutes en pot, devant une cheminée du XVème siècle, rue des échevins, colorée d'une gamme d'orange, puis parvenons Place du Bouffay où nous intrigue « l'éloge du pas de côté » dû à Philippe Ramette : seul un pied repose sur le socle ; la statue de Laennec se trouve devant l'immeuble où vécut l'inventeur du stéthoscope ; au centre de la place était installée autrefois la guillotine !

Nous traversons une grande avenue où circulent les tramways ; au numéro 4 du cours Clisson, une plaque signale la maison où naquit Jules Verne, dans la maison de sa grand-mère maternelle, puis, plus loin une autre où il a vécu ; en fait, Jules Verne est né sur une île entourée par des bras de la Loire en 1828 ; tout a été comblé de 1926 à 1940 ; mais elle était le cœur



d'un lotissement habité par les riches armateurs du passé commercial de la ville ; devant une demeure fastueuse, rue Kervégan, N° 13, nous admirons un décor de mascarons où l'Afrique rencontre l'Inde, les Amériques, divers pays et...le diable ; d'autres maisons présentent des balcons en fer forgé : la guide nous explique le processus de la traite négrière où des armes étaient troquées contre de jeunes noirs capturés et devenus esclaves ; nous arrivons devant la Bourse du Commerce qui abrite la FNAC où les personnages sculptés sont les corsaires Jean Bart, Duguay-Trouin, Jacques Cassard et Abraham Duquesne. Pour atteindre le passage Pommeraye, du nom d'un notaire qui est à l'origine de 66 boutiques, il faut grimper des marches(9,5m de dénivelé sur trois niveaux parés de statues d'albâtre) et nous aboutissons au quartier Graslin, avec son magnifique théâtre aux huit colonnes corinthiennes surmontées de huit muses, inspiré par l'Odéon de Paris, sa fontaine monumentale qui célèbre la Loire et ses affluents , l'Erdre, la Sèvre, le Cher et le Loiret et la brasserie « la Cigale » inaugurée le 1er avril 1895 au magnifique décor Art Nouveau de stuc, de mosaïque et de céramique ; elle tire son nom d'une horloge de bois, une cigale, qui sonnait à la fin de chaque entracte et invitait à regagner le

théâtre ; de là nous traversons le parc Cambronne où trônent le célèbre général et une statue « Eloge de la transgression » qui représente une petite fille, allongée sur ses mains et en partie dans le vide; nous regagnons le quai de l'île aux machines pour déjeuner sur l'eau. L'après-midi est consacré à l'île aux machines et à un « temps libre » jusqu'à 18heures ; l'île aux machines est installée sur le territoire des anciens chantiers navals fermés en 1987 ; dans la galerie des machines, nous assistons à diverses attractions : le caméléon qui gobe une mouche, le saut de l'araignée qui pèse deux tonnes , a huit pattes de 150kg chacune, le héron qui vole, la fourmi trotteuse sculptée en bois de tilleul... toutes machines inspirées par le monde imaginaire de Jules Verne et, clou du spectacle, la déambulation de l'énorme éléphant : 12m de haut, 8 m de large, 21m de long, 48,4 tonnes, mis en mouvement par 62 vérins ...de plus, au cours de sa marche, il projette de l'eau avec sa trompe !



Au cours du « temps libre » ; plusieurs vont prendre une consommation à La Cigale pour pouvoir admirer les somptueux décors intérieurs, d'autres font des emplettes en ville, d'autres visitent le Musée de l'esclavage ; pour ma part, j'ai rendez-vous avec ma sœur aînée Bernadette ; pour aller chez elle, nous empruntons le pont piétonnier sur la Loire, puis les escaliers roulants de la médiathèque (pour éviter d'emprunter les rues montantes !) et nous passons devant le Musée Dobrée. Une longue marche – quelques kilomètres !- sous le soleil amène tous les participants qui se sont retrouvés

sur l'île aux machines à l'endroit où s'est garé notre bus.

Jeudi 22 juin : Concarneau (Kon Kerne) = « L'abri de Cornouaille »

La ville « close » est une île rocheuse dans une baie peu profonde, simple pointe de terre ; sur un cartulaire du XI^{ème} siècle est attestée l'existence d'un prieuré fondé par des moines venus de Landevennec ; d'abord entourée de palissades de bois, elle est enceinte de pierres au XIII^{ème} siècle ; deux grandes portes la protègent des éventuels agresseurs et deux tours ; la ville compte cent maisons pour 600 habitants ; la porte que nous franchissons dispose d'un logis au-dessus. La première maison est celle du Gouverneur, actuellement maison du Patrimoine. Les habitants vivaient du commerce de la sardine : il s'agissait de presser le poisson dans le sel pour le conserver ; la guide nous montre au bas des habitations des trous : devant chaque trou on mettait un tonneau avec superposées couches de sel et couches de sardines ; le système a fonctionné jusqu'au XIX^{ème} siècle au moment où deux inventeurs Nicolas Apert et Joseph Colin créent les boîtes de conserve ; en 1851 sont créés les premiers conserveurs ; mais une grosse pénurie de sardines au début du XX^{ème} siècle oblige à pêcher autre chose : le thon germon ; la fête de bienfaisance des filets bleus créée en 1905 permet d'aider les marins et leur famille ; il reste bien peu de maisons anciennes étroites et profondes avec un petit pignon ; sur la place, nous en voyons une « la belle-iloise » du XVIII^{ème} siècle ...



Pendant des siècles, Concarneau fut un port de pêche ; les hauturiers pêchaient toutes sortes de poissons, jusqu'à 30 000 tonnes il n'y en a plus un seul de nos jours ; les petits bateaux partent à la journée ; le thon albacore est pêché en Guinée et au Sénégal, le thon à chair rouge dans l'Océan

Indien ; les pêcheurs font des rotations en avion et ramènent le poisson, car le savoir-faire est à Concarneau : mise en conserve et construction et réparation navales. Nous arrivons à la deuxième grande porte d'où nous voyons passer une navette qui fait le lien entre les deux cités. Les bâtiments anciens dédiés à saint Guénoles sont désaffectés : chapelle-hôpital et église, désormais pigeonnier.

Après le déjeuner à Lorient, nous avons rendez-vous au Block 3, pour une heure 30 de visite, bâtiments immenses en béton armé qui accueillent 30 à 40 000 visiteurs chaque année.

Il s'agit du bâtiment K3, troisième bâtiment de bases de sous-marins, bâties par les Allemands sur la presqu'île de Keroman ; notre guide nous rappelle la « Blitzkrieg » : 14 juin 1940, les Allemands sont à Paris, 21 juin à Lorient, pas du tout préparé à se défendre : on procède à l'évacuation, on sabote quelques bâtiments, des cuves de mazout sont incendiées, des ponts dynamités, somme toute des dégradations assez légères ; le 21 juin, la guerre est terminée ; dès lors la Résistance s'organise ; la bataille de l'Atlantique avait été prévue avec des bases à Brest, Lorient, Saint Nazaire, Bordeaux, La Rochelle. Les Allemands, dont les sous-marins ont été construits en Allemagne vont réutiliser ce qui reste ; comme pour Hitler, la guerre se fait avec des navires et des sous-marins, les Allemands vont construire 1150 sous-marins, dont entre 80% et 100% seront détruits ; en février 41, construction de K1, en 7 mois, fin janvier 1943, K3 est opérationnel ; K1 K2 K3, c'est la plus grande base qui peut accueillir 250 sous-marins ! mais l'invention par l'Américain Denitz d'un système de détection (sonar) va amener à couler de plus en plus les sous-marins. Dans la salle où nous pénétrons, il fait froid (14-



18°), règnent le vent, le froid, l'humidité, le bruit assourdissant, les mauvaises odeurs (les bobines

de cuivre dans l'acide pour produire de l'électricité en sont la cause) ; la moyenne d'âge des officiers descend de 28 à 21 ans ; comme le toit est épais de 3,50 de béton armé, on n'entend pas l'explosion des bombes : une grande inscription en allemand signale « Rien n'est plus précieux que de se sacrifier pour la liberté



»(Nichts ist zu kostbar um für die Freiheit geopfert zu werden) ; nous recevons des explications devant la maquette ; le souffle des explosions des bombes est évacué par un couloir ; trois abris sont prévus pour des attaques frontales ; deux navires, le Crapaud et le Strasbourg sont coulés et bétonnés devant le K3 dont les dimensions sont de 140m /170m et 20 m de hauteur ; pour le béton, c'est l'organisation TODT : le sable, le bois, la roche viennent de Bretagne, le ciment, l'acier, le fer d'Allemagne ; Lorient devient allemande : les ouvriers sont bien payés, les entreprises doublent (grâce aux frais de réparation des dommages de guerre) ; la ville est rasée, évacuée ; on ne compte que 18 actes de Résistance en tout ; dans les alvéoles, peuvent être réparés à sec les sous-marins qui disposent de sept bassins ; la libération de la ville intervient le 10 mai 1945 ; priorité à la reconstruction qui va s'achever en 1997. La question se pose de la démolition de la base, mais le choix est fait de la réutiliser suivant trois axes : culture et loisirs, axe économique avec des entreprises qui travaillent en liaison avec la mer, axe sportif avec des compétitions et des courses. Après toutes ces explications, liberté est offerte d'emprunter des escaliers métalliques et d'aller jusqu'au sommet pour avoir une vue à 360° sur la ville et la mer et les paysages alentour ; au cours de l'escalade, on rencontre un nid de goélands.



KERNASCLEDEN : que signifie ce nom ? « *village de la statue* » ? Il s'agirait d'un lieu de culte antique où ont été découverts les vestiges d'un autel dédié à Mithra ; c'est à une rivalité et une « guerre de prestige » que l'on doit l'édification de cette chapelle concurrencée par la chapelle Saint-Fiacre du Faouet distante de 10 km ; la terre dépendait des seigneurs de Rohan ; la chapelle date de 1453, en style gothique flamboyant breton ; la légende raconte que des anges transportaient outils et matériel d'un chantier à l'autre ; la chapelle est devenue église en 1909 et dépend de la commune depuis 1955.

Elle se trouvait sur une voie importante alors (commerce et marchés) ; elle comporte deux porches, l'un des hommes, qui donne sur le chœur, l'autre, plus beau, des femmes, avec douze statues, qui donne sur la nef ; il existe une interrogation sur une porte fermée dont on peut voir la forme sur le mur. La voûte a été terminée en 1464 ; une colonie de chauve-souris vit dans les combles et la commune abrite une association de sauvegarde du grand rinolophe. L'église conserve l'ensemble le plus riche de peintures (on doit à Maurice Denis une notice sur elles) ; d'une part le transept et la voûte terminée en 1464 présentent avec des anges musiciens la vie de la Vierge et la vie de Jésus,

d'autre part, redécouverte en 1925 une danse macabre impressionne par le réalisme des scènes ; il faut aussi signaler la beauté des vitraux de 2012 qui reprennent les couleurs ocre, orangée des peintures. Une Vierge à l'Enfant du XVIème siècle est aussi présente.

Vie de la Vierge : Joachim et Anne renvoyés par le prêtre, Annonce de la parentalité, Réconciliation des époux, Naissance de Marie, Présentation de Marie au Temple, plusieurs prétendants avec une branche, seule la branche de Joseph descendant de David a fleuri, Mariage, Annonciation, Visitation de Marie à Elisabeth, Nativité, Circoncision, Annonce faite aux bergers, Rois Mages, Massacre des Innocents, Fuite en Egypte, Jésus enseignant, Annonce à Marie de sa mort prochaine, Dormition, Funérailles de la Vierge, Assomption, Saint Thomas reçoit l'écharpe de la Vierge.

Vie de Jésus : La Cène, L'arrestation, La Crucifixion, La Mise au Tombeau, La Résurrection

La danse macabre : elle présente de façon hiérarchique un personnage auquel un squelette donne la main ou qui essaie d'entraîner, malgré les réticences : on commence par le pape, le roi, puis viennent prêtre, marchand, nobliau, bourgeois, paysan, femme, mendiant et enfants ? La représentation de l'Enfer est très réaliste et impressionnante : chaudron bouillant, supplice de l'arbre...

Vendredi 23 juin : retour à Amiens en passant par RENNES

Sur la route du retour, est prévue une halte à Rennes pour visiter le Parlement de Bretagne ; après le traité de 1532 établi sous le roi Henri II unissant à la France le duché de Bretagne, le parlement de Bretagne siégea tantôt à Nantes, tantôt à Rennes ; les allers-retours s'avérant compliqués, il fut décidé d'établir le Parlement à Rennes.

Quel emplacement ? La place Saint-François, sur l'emplacement d'un ancien couvent établi dans la Haute Ville (au-delà de la Vilaine, se trouve la Basse Ville). Quel financement ? grâce aux impôts bretons, en particulier une taxe sur les pots à cidre. Quels architectes ? Les meilleurs venus de Paris : Germain Gauthier et Salomon de Brosse. Les travaux s'échelonnent entre 1618 et 1655, sur 4200 m² ; la base est en granite, les étages en pierre de tuffeau venue de Saumur.

Le 23 décembre 1720, un dimanche soir, un menuisier éclairé à la bougie s'endort et le feu prend, s'étend aux maisons à pans de bois environnantes ; au bout d'une semaine d'incendie, 955 maisons ont été détruites sur 8



ha ; l'architecte Jacques Ange Gabriel (Opéra de Paris) construit une terrasse, deux escaliers, aménagement des fenêtres ; sur la place s'élève une statue équestre de Louis XVI fondue à la Révolution qui s'empare du bâtiment et le transforme en tribunal ; le bâtiment est classé monument historique au XIXème siècle ; en 1994, dans la nuit du 4 au 5 février, il est de nouveau victime d'un incendie ; désormais la charpente est métallique ; quatre allégories trônent en façade, en plomb recouvert de feuilles d'or : la Justice, l'Eloquence, La force, la Loi. En 2004, le chantier est terminé.

Nous entrons au premier étage dans la salle des pas perdus, autrefois salle des procureurs ; sur les portes, les initiales LP renvoient au roi Louis-Philippe ; Au-dessus d'une porte, le médaillon en bois de tilleul du procureur du roi ; nous parcourons la galerie qui conserve les souvenirs, par sa décoration, de la visite de l'empereur Napoléon III et de l'impératrice Eugénie venus inaugurer l'hôtel- Dieu – un immense banquet s'était tenu dans la salle des pas perdus mais ne pouvons pénétrer dans la Grand-Chambre où se tient une réunion ; les plafonds à caisson sont l'œuvre de Charles Errard et Noël Coytel. Nous entrons dans la Chambre des Enquêtes= salle d'audience au décor fin XVIIème-début XVIIIème ; le plafond dû à Louis-Ferdinand Hellé présente un système allégorique : une femme tient les tables de la loi ; une personne tient un glaive, symbole de la force ; un autre personnage peut représenter l'espérance ou la Concorde ; notre visite se termine par une salle de réunion, dont le décor, plus éclectique, date de la deuxième moitié du XIXème : dorures clinquantes, tapisseries

représentant la vertu (virtus), la vérité (verum), la force (robur) et la sagesse (prudentia) et médaillon .

Déjeunant non loin de la gare ultra moderne, nous reprenons la route pour l'abbaye de **Cerisy-la-Forêt**.



Sur la route, nous avons aperçu le Mont Saint-Michel ; c'est l'une des plus anciennes abbayes de Normandie (étymologie « hommes du Nord »), édifée en 1102 par Robert Le Magnifique, père de Guillaume Le Conquérant ; il y a des traces d'un monastère du VIème siècle ; même si les païens se christianisent, les premières années demeurent obscures ; la longueur de la nef de 80 m veut exprimer la puissance de Guillaume Le Conquérant ; l'âge d'or de l'abbaye se situe au XIIème siècle avec 60 moines ; avec les moines convers, on dénombre 150 personnes ! comme l'abbaye constitue la première étape pour les Anglais en pèlerinage vers Compostelle, il y a 160 m de dortoir ; les stalles datent de 1400, ce sont les plus anciennes de Normandie ; on admire une Vierge à l'Enfant du XIIIème siècle ; l'abbaye est dédiée à Saint Vigor, évêque de Bayeux : une relique du bras droit de Saint Vigor est donnée par Guillaume le Conquérant en 1048. Lorsque l'abbaye devient royale, sont construites la chapelle de l'abbé et la cour de justice ; la porte du fond donne sur la prison dont on ne sortait jamais ! Avec les commendataires commence le déclin de

l'abbaye ; après les dégradations protestantes et la Révolution, les dépendances sont vendues ; c'est en 1840 que l'abbaye est classée aux Monuments historiques ; dès lors, l'étang aux moines, vivier de poissons est remis en état ; avant d'entrer dans l'église, le guide nous fait remarquer la construction en « arête de poisson » ; il ne reste que trois travées de nef ; à l'origine, il y en avait sept ! la nef présente trois niveaux d'élévation (hauteur 28m) ; dès le XIVème siècle, la voûte s'est effondrée ; on injecte du mortier - c'est le même phénomène qu'à la Tour de Pise !- : on ne peut plus circuler comme auparavant ; on observe une statue en polychrome de Saint Vigor qui a apprivoisé un dragon ; l'autel du XVIIème siècle ; derrière, un vitrail représentant Saint Nicolas ; l'ensemble est très clair et lumineux ; on remarque quelques vestiges du pavé médiéval ; en tout, nous signale le guide, il y a 80 types de décors différents. Notre périple breton s'achevant, nous sommes de retour à Amiens vers 21h30.

Quelques anecdotes ont pimenté le voyage :

- ◆ A Alençon, dans les toilettes près de l'office du tourisme, il fallait s'agiter pour que l'éclairage revienne !
 - ◆ Le mercredi 21 juin, fête de la musique, il était prévu par quelques-unes de chanter ...ce n'est resté qu'au stade d'intention !
 - ◆ Deux chutes, sans gravité, sont à déplorer : celle de Brigitte à l'entrée de l'Office du Tourisme de Concarneau, puis celle d'Armelle dans un banc à l'église de Cerisy !
 - ◆ Souvent nous furent servis du merlu et en dessert du gâteau au chocolat !
 - ◆ Contrairement aux coutumes, c'est le groupe qui est allé le plus souvent à la recherche du car et non le chauffeur qui venait nous chercher ! Les marches ont été parfois très longues et difficiles, surtout à Nantes !
- Le souvenir de Marcel a souvent agrémenté notre voyage ; merci encore à Martine et Xavier Manessiez d'avoir poursuivi et mené à bien le projet de notre regretté Marcel !

Crédit Photos @ Martine & Xavier Manessiez